

Avec le temps tout se dilue, se flétrit et s'efface, les êtres et les saisons et le pourquoi des choses comme sous l'effet d'une lente amnésie. J'ai beau fouiller ma mémoire, ordonner autant que se peut mes souvenirs, j'ignore encore ce qui a pu m'entraîner aussi loin dans cette histoire. Quel élan, quelle secrète instance m'a poussé à recomposer, cet été-là, le temps d'un bref séjour à Rome, le peu que je sais ou que j'ai pu savoir de Laura Antonelli, de sa carrière d'actrice, de sa vie outragée. Comme si j'entendais en attester, en avoir l'étreinte ou m'en faire le gardien.

Au nom de quel principe, cédant à mes propres désordres, me suis-je accordé ce droit en dépit du sentiment équivoque, embarrassant, de trahison et d'imposture que l'écrit éveille toujours en moi ?

Quand on prétend parler des autres, on s'appuie sur des faits, on s'en empare, on les interprète.

Il entre alors, dans le récit, une part d'imaginaire et la vérité, si forte soit-elle, sonnera toujours faux. Ses amis, ses proches que j'ai rencontrés, plus avisés que je ne l'étais, l'auraient peut-être, je dis bien peut-être, restituée au naturel sans préjugés ni ratures, dans la force de ses rejets, de cette claustration obstinée que l'actrice s'infligea au couchant de sa vie, vingt-cinq années durant, dans l'abjection de ses démêlés judiciaires. Années souterraines, lacunaires, qui sait les plus sereines.

Ils seraient allés à l'essentiel au plus près de son opacité, dans le nu de son intimité, là où je butais sur des impasses dans mon entêtement à vouloir saisir ce qu'au-delà de sa réclusion, dans son austère abandon et sa foi retrouvée, elle cherchait à nous dire.

Je n'étais pas le mieux armé pour mener ce lent travail de reconstitution.

Mais c'est là, dans ces zones grises, que j'avais le plus de chances de la rencontrer.

Cet été-là, elle vivait retranchée à Ladispoli, au nord-ouest de Rome, dans un modeste appartement, un univers clos, monastique, délivré de toute attente. Elle avait dispersé ses meubles, ses bijoux, brûlé ses photos, congédié ses souvenirs dans le reniement de sa carrière, de son passé de symbole érotique, étiqueté par une société

rétrograde et puritaine qui l'avait jetée en prison et répudiée publiquement pour un présumé trafic de cocaïne. Elle avait vu son intimité piétinée, profanée, jetée en pâture à l'opinion. Depuis, elle traversait une sorte d'éclipse et refusait tout contact avec le monde extérieur. Elle demandait, comme Garbo avant elle, qu'on la laisse «être seule». Au journaliste du *Corriere della Sera* qui tentait de lui arracher un rendez-vous par téléphone, elle avait rétorqué «Laissez-moi, n'insistez pas, Laura Antonelli n'existe plus!».

Au commencement, j'avais reçu l'appel d'une femme se présentant comme l'assistante du producteur Mark Greenberg. Je venais de publier une série d'articles dans une revue confidentielle, un catalogue des lieux profanés, en friche, de la Rome métaphorique des années soixante. La Rome de De Sica, de Dino Risi et de Federico Fellini. Ces articles avaient retenu l'attention de son patron, c'est ainsi qu'elle avait justifié sa démarche. «Monsieur Greenberg prépare un film, une coproduction, un projet important, il a besoin d'un expert, il aimerait, si vous en êtes d'accord, vous envoyer à Rome pour des repérages. Si vous pouviez passer dans nos bureaux, Monsieur Greenberg vous en dira plus de vive

voix.» Le lendemain, je m'étais rendu au siège des Films Beaugard, rue La Boétie, au troisième étage d'un immeuble en pierre de taille. Une réceptionniste revêche, à l'aspect négligé, me fit patienter dans une pièce au parquet ciré, au plafond surchargé de moulures, donnant sur une cour intérieure. Les murs étaient recouverts d'affiches de films. Enfoncé dans un fauteuil en cuir inconfortable, je réfléchissais à ma situation : cette proposition ne pouvait pas mieux tomber, une véritable aubaine, une bouée de sauvetage qui m'aiderait à sortir la tête de l'eau. Je venais d'enterrer mon père et ma compagne Anna s'éloignait chaque mois davantage et me laissait seul, sans attache. Professionnellement, je végétais et tout ce qui m'arrivait dans cette période relevait moins du hasard que d'une forme de disponibilité. Au bout d'une heure, interminable, on était venu m'avertir que Monsieur Greenberg ne pourrait finalement pas me recevoir, il avait eu un « contretemps » mais « se ferait un devoir de m'appeler ».

Le soir même je trouvais un message sur mon répondeur.

« Ici Greenberg, navré pour ce rendez-vous manqué, c'est fâcheux mais que cela ne nous empêche pas de travailler ensemble... j'ai adoré vos articles, la Rome de Fellini est sur mon bureau,

un bijou ! Mon assistante a dû vous dire ce que j'attends de vous, partez pour Rome, mon collaborateur Roberto Graziani est prévenu et vous attend, il sera à votre disposition, plus tard un scénariste vous rejoindra, d'ici là, baladez-vous, les lieux mythiques du cinéma italien n'ont pas de secret pour vous, vous avez carte blanche. » Pour les problèmes logistiques, mes frais de séjour, je n'aurais qu'à joindre son assistante. « N'hésitez pas à la déranger, disait-il, je la paye pour ça ! » À sa voix grave, éraillée, je me figurais un homme âgé de forte corpulence, débordant d'activité, amateur de whisky et de gros cigares. J'allais raccrocher quand un deuxième message s'enclencha et toujours la même voix, sur un ton plus intime. « Ce que je vais vous demander maintenant est délicat, surtout que cela reste entre nous », me recommandait Greenberg. Suivait un long monologue dans lequel il me confiait son désir de renouer contact avec une actrice qu'il avait perdue de vue. « Son nom vous dira sans doute quelque chose, elle était très célèbre autrefois, elle s'appelle Laura, Laura Antonelli, j'ai une proposition à lui faire, avait-il ajouté sans en préciser l'objet, impossible de la joindre, aux dernières nouvelles elle habiterait à la périphérie de Rome... » Deux jours plus tard, j'embarquais pour Fiumicino et sitôt arrivé, je louais une voiture et m'installais

à l'hôtel Senato, Piazza della Rotonda, face au fronton de granit gris du Panthéon, triomphe de l'architecture romaine.

Une chambre m'y était réservée pour un mois aux frais des Films Beauregard.